



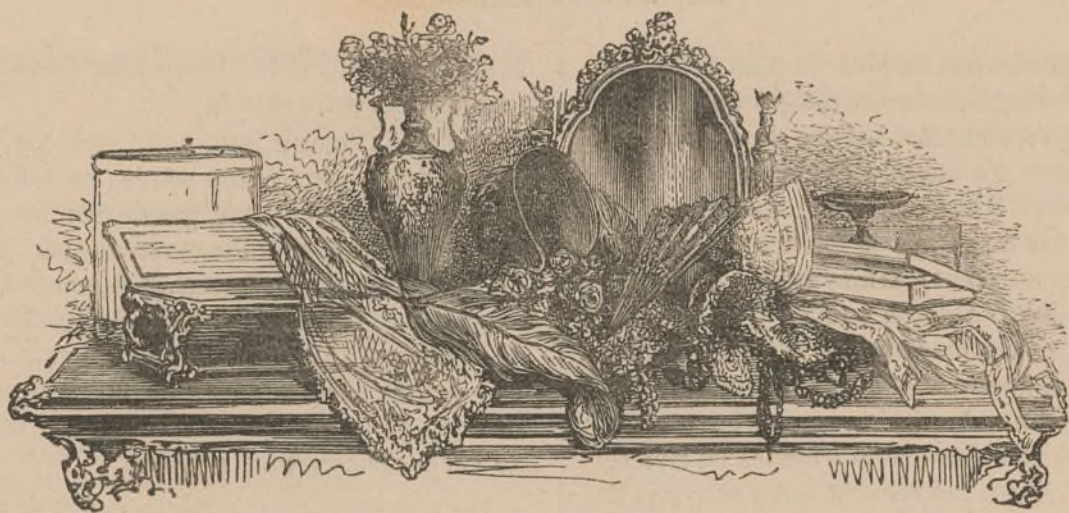
189

## LES MODES PARISIENNES

Chapeaux de M<sup>lle</sup> Romain, rue de la Chaussée d'Antin, 13 — Plume et fleurs de Millery,  
 élève de Batton, rue de Menars 12 — Robes de M<sup>me</sup> Olmer, bout<sup>te</sup> Mont<sup>te</sup> — Manteau de  
 la M<sup>me</sup> Coucheuual, rue Vivienne 38 — Bottines du Dablia, rue de la Chaussée d'Antin,  
 24 — Gants Mayer, r. de la Paix 26.

Paris, chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse





## LES MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
LE SAUT DU DOUBS (4<sup>e</sup> et dernière partie), par ÉLIE  
BERTHET. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS IL-  
LUSTRE.

### MODES ET FASHIONS.



**M**ais il est certain que les modes changent tous les jours, et cependant nous entendons souvent des plaintes du peu de nouveautés qu'une saison amène sur une autre; parce que la transition ne s'en fait que doucement et dans de petits détails qui passent inaperçus; mais qu'on prenne, nous ne dirons pas une gravure de modes, étant trop intéressée dans la question, mais un portrait fait il y a cinq ou six années, et l'on verra que tous ces petits changements ont fini par faire au bout de ce laps de temps un tout assez remarquable. Et voyez, en effet: les chapeaux, à peu près de même forme que les années dernières, au moins les capotes, présentent certainement un change-

ment d'aspect, parce qu'ils sont plus courts des joues, et qu'au lieu d'attacher les brides au milieu de la passe on les attache tout à fait au bas; ce qui les rapproche, encadre le visage, et fait paraître ces chapeaux plus évasés.

Voulons-nous citer un autre exemple tout aussi peu important; c'est l'ampleur des robes tombant naturellement, et non plus soulevées par une horrible crinoline; laquelle, à chaque pas, s'enlevait à droite, à gauche; mode qui n'avait pas, comme les anciens paniers, d'excuse dans la lourdeur des étoffes. Les paniers se portaient sous des robes d'étoffes épaisses brochées de larges fleurs; ils pouvaient donc, jusqu'à un certain point, faire valoir ces bouquets et ces guirlandes s'entrelaçant dans une dentelle blanche (1). Encore était-ce, même du jugement des contemporains, une mode extravagante: il fallait, disent-ils, un certain courage pour paraître en public sous la forme caricaturisée depuis par le personnage de la mère Gigogne. Nous pouvons en juger, maintenant que le goût des modes anciennes a fait chercher les riches étoffes de ce temps, avec lesquelles on a fait d'abord des robes de soirée et ensuite des robes de chambre; ces dernières restent en faveur, et sont fort belles... sans paniers! surtout lorsqu'elles sont accompagnées de belles doublures de satin de nuances vives et de larges manches.

Les manteaux se sont peu à peu écourtés dans quelques formes qu'on les ait faits.

Dans la lingerie, ce sont les bonnets qui sont plus courts et plus légers de garniture, et les cols

(1) On appelle dentelle blanche un broché de soie imitant la dentelle, lequel se trouve sur presque toutes les anciennes étoffes de robes.



qui sont aussi devenus de plus en plus petits; les voici à présent rendus encore d'aspect plus petit, en ce qu'ils s'arrondissent un peu du devant. Jamais la broderie n'a été ni aussi belle ni aussi riche qu'à présent. Il faut, pour juger de sa perfection, visiter les magasins de madame Payan (1). Les broderies au point d'armes mêlées de broderies dites point d'Alençon couvrent entièrement de très-petits cols arrondis du devant, lesquels sont garnis d'une dentelle et quelquefois d'un picot. Ces mêmes broderies se retrouvent aux mouchoirs, où elles forment guirlandes en rivière. Les peignoirs et les jupons sont aussi couverts de riches broderies d'un travail admirable.

En étoffes, la saison est inaugurée par une très-jolie nouveauté : ce sont des robes qui ont des devants couverts de dessins imitant une broderie de soutache; cette broderie est tissée dans l'étoffe et forme une ligne en deux nuances fondues qui serpente en dessins capricieux. Le corsage, le bas des manches et les jockeys ont la même broderie. Ordinairement elle est couleur sur couleur; mais il y a une exception pour les robes noires. Ces dernières ont leurs dessins en couleur cerise, ce qui est d'un effet charmant. C'est chez madame Sedille (2) que nous avons vu ces ravissantes robes.

En toilette négligé, on fait déjà pour l'hiver des robes de drap gris-mêlé que l'on garnit de broderies en soutache; ou, ce qui est mieux encore, ce sont des garnitures de galons de soie de la même couleur que la robe : quelquefois on en borde seulement la robe, les manches et les poches; cet ornement doit être complété d'une rangée de boutons en passementerie. Leurs corsages sont juste, en forme d'amazone, et pour eux seulement on permet le bas ouvert en gilet; car cette forme n'est plus permise pour les robes de soie, qui ont toutes des corsages à demi-pointe. Les redingotes à corsage froncé prennent, comme par le passé, une étroite ceinture de ruban.

Les amazones pour monter à cheval se font en drap de couleur foncée, presque noire, et généralement d'un genre simple et sévère. Maret et Loth (3), qui ont depuis long-temps la spécialité de ce genre d'habillement et qui par suite y ont acquis tous les secrets de coupe et de grâce nécessaires à l'amazone d'une véritable sportswoman, ne les ornent que de broderie en passementerie.

Quant aux nuances d'étoffes de soie préférées pour robes négligé, de promenade et de courses en ville, ce sont : vanille ou marron glacé de rouge et de noir; puis viennent les gros-bleu à raies mates et rayures satinées; les reps en gros-vert, pain-brûlé et gris mêlé noir; les rayures ombrées,

le pékin écossais et les damas brochés de fleurs ou de bouquets noirs satinés.

Madame Olmer a fait, cette semaine, de très-jolies robes, pour petite soirée, en taffetas vert-Pomone : — l'une était garnie sur les côtés de dentelle formant coquille et retenue par des nœuds de ruban, et avait un corsage à pointe très-prononcée avec berthe de dentelle à deux rangs froncés; — une autre était garnie de sept rangs de très-petites ruches plates en crêpe découpé; la berthe, de taffetas, était couverte de trois rangs de ruches encore plus petites.

Les manteaux pour sortie de bal et de spectacle sont presque tous assez simples de forme; mais les étoffes qu'on emploie à leur confection les rendent élégants, puisque c'est le satin, le reps, le velours-royal et le satin à la reine. Ils ont des capuchons non froncés et de petites manches; des broderies en passementerie blanche, des effilés ou des ruches de ruban ajoutent encore à leur élégance.

Ce qui intéresse le plus dans les modes du moment, ce sont les chapeaux : adoptera-t-on la forme évasée qui a eu quelque succès pendant la belle saison des Eaux et des promenades champêtres? Non, certes, il faut changer; d'ailleurs, l'hiver, on aime assez les formes fermées : on y est plus chez soi, plus entourée, et surtout plus chaudement. Donc les passes des chapeaux de nos bonnes modistes sont tout à fait en capote et très-serrées du bas, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut. Mesdemoiselles Romain font de ces jolies capotes d'automne en crêpe de nuances foncées, telles que gros-bleu ou violet; le gris-fauvette est aussi en faveur chez ces jeunes modistes pleines de goût : elles relèvent le dessous de passe par des rubans de satin cerise d'un genre tout nouveau. Sur les chapeaux de velours, elles posent des plumes ou des fleurs en velours, avec feuillage pareil dans les nuances de l'étoffe. On pose encore des dentelles noires sur les chapeaux du matin; mais ces dentelles, tournées d'une manière toute nouvelle, rendent ce genre de capote-négligé très-distingué. Du reste la saison prochaine s'annonce d'une manière très-brillante dans les magasins de ces demoiselles; l'ouverture des Italiens leur a déjà fourni l'occasion d'exécuter de très-jolies coiffures, dans lesquelles on retrouve ce goût plein de distinction qui est le cachet de leur talent.

On parle toujours beaucoup de paletots comme mode de manteaux de promenade, les uns très-simples, les autres ornés de grands collets; ces derniers rappelleront un peu l'ancien carrick, moins l'ampleur, car le paletot sera presque ajusté à la taille. Un manteau qui a du succès est une espèce de grande visite moins arrondie du bas, sur laquelle retombe aussi une grande pèlerine, qui, devant, sert de bouts de manche; nous en donnerons le modèle dimanche prochain à nos

(1) Rue Vivienne, 43.

(2) Rue Richelieu, 408.

(3) Leroyé et Woïrée, successeurs, boulevard Montmartre, 24.



lectrices, de même qu'un modèle et un patron de paletot.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Robe de pékin satiné, ornée d'une broderie en passementerie et de glands aussi en passementerie. Chapeau de velours orné d'une plume.

Bonnet de dentelle garni de rubans à la vieille. Robe de taffetas d'Italie garnie d'une broderie en petite passementerie et d'une rangée de boutons du même genre. Le corsage de cette robe est juste et ouvert; devant, une draperie, composée de cinq à six plis, prend de la couture de l'épaule et vient se terminer dans le passepoil de la ceinture.

#### PATRONS.

Patron de chapeau et patron de capote des demoiselles Romain; — et patron de bonnet Fanchon de madame Wafflard. Ce bonnet doit se faire avec de petites dentelles rattachées les unes aux autres. Madame Wafflard fait le même bonnet en gros tulle-filet; dans ce cas, elle n'y ajoute pas de garniture, le dernier tulle du bord suffit: car en serrant un peu la coulisse qui est dessous, on fait légèrement badiner la dentelle du bord.

## LE SAUT DU DOUBS

(SUITE ET FIN.)

A une extrémité de la maison du bailli, on avait construit une plate-forme élevée à la hauteur du premier étage, et d'où l'on jouissait d'une vue magnifique sur la campagne. Cette terrasse, destinée à tenir lieu de jardin, était plantée de tilleuls soigneusement entretenus. Suzanne trouva aisément la petite porte de l'escalier qui y conduisait; grâce à sa préoccupation, elle ne vit pas quelqu'un se glisser derrière elle dans l'habitation de Lambert.

La brodeuse s'assit sur le parapet de pierre qui longeait le Doubs, et elle resta exposée en plein à la clarté de la lune. Daniel, au contraire, se tenait sous l'ombre protectrice des tilleuls, à quelques pas d'elle; on n'entendait d'autre bruit que le frémissement de l'eau au pied des rochers.

Enfin, une porte vitrée, qui conduisait dans l'intérieur de la maison, s'ouvrit avec précaution, Julien Lambert, en costume négligé, la tête nue, s'avança vers Suzanne, le sourire sur les lèvres.

« Par la sambleu! ma charmante, dit-il d'un ton de fatuité, c'est fort bien à vous de venir ainsi me surprendre!.., à la bonne heure donc!... d'honneur, vous êtes divine! »

Il tendit les bras pour l'embrasser, Suzanne se redressa et bondit en arrière.

« Souvenez-vous de vos promesses! dit-elle avec énergie, ou du moins souvenez-vous des

miennes... Si vous osiez vous permettre envers moi un signe, un geste offensant, je me précipiterais dans la rivière, et l'opprobre de ma mort retomberait sur vous...

— Oui, oui, répliqua l'officier d'un ton d'humeur, mais sans toutefois renouveler sa tentative, depuis assez longtemps vous me menacez de mourir à la façon de Lucrèce, si je prends trop au sérieux mon rôle de Tarquin... C'est du dernier ridicule, ma chère!... vous étiez moins farouche aujourd'hui avec ce jeune bandit montagnard, continua-t-il avec ironie; vous vous êtes laissé embrasser sans scrupule, et vous êtes restés longtemps ensemble... Je vous avais cependant défendu de le voir!

— Je savais bien, reprit Suzanne d'un ton triste, que vous profiteriez de ce prétexte pour élever des griefs contre moi... Eh bien! monsieur Julien, je l'avoue, j'ai eu tort d'aller à cette fête contre votre volonté; mais la curiosité l'a emporté... J'espérais bien n'être aperçue de personne, et sans cette malheureuse circonstance du tir de l'arquebuse...

— Avouez plutôt que vous cherchiez vous-même une occasion de parler à ce jeune homme, répliqua l'officier d'un ton sec et bref; eh bien! Suzanne, finissons-en... Vous avez dû supposer ce soir, en ne me voyant pas, que j'avais pris un parti décisif à votre sujet. Ce Daniel vous aime et vous l'aimez; vous étiez destinés l'un à l'autre avant mon arrivée ici; épousez-le donc une bonne fois, je ne m'y oppose plus... J'avais du goût pour vous, car vous êtes vraiment gentille, et les assiduités de ce drôle me gênaient fort; aussi vous avais-je priée de rompre toute relation avec lui. Mais, puisque décidément vos sentiments à son égard l'emportent sur les autres considérations, je ne veux plus être un obstacle à votre bonheur mutuel... Epousez donc votre ancien amoureux, et je vous promets de ne plus vous importuner ni l'un ni l'autre... Je vous regretterai, mon enfant... Parole d'honneur, ça me fera un chagrin mortel de vous voir tomber dans les mains d'un pareil rustre. Mais, que voulez-vous! j'ai bien réfléchi, et je crois que je pourrai me résigner. »

Suzanne ne répondit pas de suite: elle était oppressée, elle étouffait.

« Misérable! dit-elle enfin d'une voix sourde, je ne puis plus épouser ni Daniel ni aucun autre honnête homme qui voudrait se charger de mon bonheur... Je ne puis plus donner ma main qu'à vous seul, et un serment solennel vous oblige... »

— On fait ainsi, ma petite, des serments qu'on n'est pas toujours maître de tenir... Lors même que je consentirais à vous prendre pour femme, je dépends entièrement de mon père, et le bonhomme ne permettrait jamais cette mésalliance! D'un autre côté, mes dettes vont être payées; j'en ai reçu ce soir l'assurance formelle, car mon père



a voulu récompenser ma complaisance d'aujourd'hui. Je vais donc être forcé de rejoindre mon régiment. . .

— Et moi, je resterai seule ici, avec mon déshonneur !

— Le déshonneur ! » répéta une voix faible comme un écho sous les tilleuls.

Mais ni l'un ni l'autre des interlocuteurs ne l'avait entendue.

« Le déshonneur, ma chère, reprit Julien Lambert d'un ton léger, n'existe que par le scandale. Or, si je ne me trompe, votre réputation est parfaitement intacte ; quelques visites faites incognito, le soir, en tout bien tout honneur, n'ont pu vous compromettre sérieusement auprès des bonnes gens de ce pays.

— Mais ma conscience, monsieur Lambert, ma mémoire qui me rappelle sans cesse votre crime... Oh ! tenez, monsieur Julien, continua-t-elle d'un ton suppliant, ayez pitié d'une pauvre jeune fille dont le cœur du moins a toujours été pur ! J'ai été élevée, vous le savez, dans des principes sévères ; ou m'a appris autrefois qu'une faute, même involontaire, se réparait seulement par le mariage... Ne me rendez pas méprisable à mes propres yeux... J'ai été un peu coquette peut-être, mais cette punition de mes torts serait trop horrible ! il faut que vous m'épousiez ou que je meure ! Ne parlez plus de votre père, d'obstacles de famille et de fortune... Si vous êtes un honnête homme, vous expierez un moment d'entraînement, où vous fûtes seul coupable envers une pauvre fille évanouie... Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, au nom de votre mère, au nom de Dieu, ne me réduisez pas au désespoir ! »

Elle s'était jetée aux genoux de Lambert ; elle avait pris sa main, qu'elle inondait de larmes.

Daniel Steinbach entrevoyait une affreuse vérité ; il s'expliquait enfin ce mélange d'intérêt et de haine que Suzanne éprouvait pour le fils du bailli. En écoutant cet aveu, son sang bouillonnait dans ses veines ; l'indignation gonflait ses narines et faisait briller ses yeux dans l'ombre comme des charbons ardents.

Il serra convulsivement sa carabine et la porta à son épaule... mais il la rabattit aussitôt. L'officier semblait ému, et peut-être allait-il exprimer un repentir.

« Allons ! ma chère, ne soyez pas enfant, reprit Julien en surmontant une légère émotion et en retirant sa main, il ne faut pas ainsi prendre tout à la lettre... Vous n'êtes pas la première à qui l'on a fait de semblables promesses sans les remplir ; on promet toujours ces choses-là... D'ailleurs, je vous voyais si désolée, si désespérée ; j'ai dit tout ce que je croyais pouvoir vous consoler....

— Mais alors où tendaient vos assiduités chez moi, vos exigences impérieuses, quand vous m'o-

bligiez à ne plus voir ce pauvre Daniel, à fuir tous ceux qui m'avaient montré quelque intérêt?...

— Que voulez-vous, ma belle ! j'espérais parvenir enfin à toucher votre cœur ; et, parole d'honneur, j'aurais été capable des plus grandes folies pour vous, si vous vous étiez laissé attendrir... oui, j'aurais été capable de vous emmener à Paris avec moi, de vous lancer dans les plaisirs, de satisfaire tous vos caprices... Mais épouser, ma petite ! épouser !... Un officier aux gardes françaises ! Vraiment, vous êtes d'une admirable naïveté... »

Et il se mit à rire aux éclats.

Cette fois, Suzanne voyait clairement de quelle épouvantable illusion elle avait été dupe ; levant les yeux et les mains au ciel, elle s'écria avec l'accent de la plus poignante angoisse :

« Le lâche ! l'infâme !... Juste ciel ! ne m'enverrez-vous pas un vengeur ?

— Le vengeur est là ! » dit une voix forte derrière elle.

Au même instant, un éclair brilla sous les tilleuls, une explosion terrible ébranla la campagne. Julien Lambert poussa un cri, agita la main et tomba tout sanglant aux pieds de Suzanne.

La jeune fille n'était pas éloignée de croire à une intervention divine. L'œil égaré, les bras tendus, elle se tourna vers l'endroit d'où le coup était parti ; elle vit Daniel sortir du milieu de la fumée.

« Daniel, qu'avez-vous fait ? dit-elle avec épouvante, vous savez donc...

— J'ai tout entendu, et je vous ai vengée.

— Oh ! mon Dieu ! il va me mépriser, il va me haïr ! »

Et elle tomba évanouie à côté de Lambert.

Daniel les contempla un moment d'un air sombre. Tout à coup, des bruits de voix et de pas s'élevèrent dans la maison ; on voyait les lumières s'agiter aux fenêtres. Sans doute, le coup de feu avait donné l'alarme ; le vieux bailli appelait son fils d'une chambre voisine.

Cet incident sembla rendre à Daniel la conscience de sa position. Prenant dans ses bras la jeune fille évanouie, il descendit le petit escalier qui conduisait au bord du Doubs. Il déposa son fardeau dans la barque, et, saisissant les rames, il gagna rapidement le large.

#### IV.

Daniel ramait avec vigueur. Pendant un moment encore, il entendit des cris d'effroi et de désespoir dans la demeure des Lambert ; il vit des flambeaux aller et venir sur la terrasse ; il crut même distinguer un bruit de pas précipité sur le rivage, comme si l'on eût été à la recherche du meurtrier. Mais il eut soin de tenir constamment sa barque à l'ombre des grands rochers qui bordaient le Doubs, et il maniait les avirons avec des précautions extrêmes. De la sorte, il put s'éloigner



du village sans avoir attiré l'attention ; et, secondé par le courant encore sensible en cet endroit, il gagna une partie de la rivière où il n'avait plus à craindre d'être observé et poursuivi.

Lorsque le mugissement lointain de la cascade lui apprit qu'il était à une distance suffisante des Brenets, il abandonna les rames et il songea enfin à secourir la pauvre enfant toujours privée de connaissance.

Elle était couchée au fond du bateau, la tête appuyée contre le bordage. Son ample manteau brun se drapait en longs plis autour de son corps ; son visage, d'une pâleur mate, se détachait seul dans la pénombre. Une de ses mains pendait blanche et inanimée ; les longues tresses blondes de sa chevelure, retombant en arrière, ondulaient dans le sillage argenté de la barque.

Daniel la regardait avec admiration ; il avait vu Suzanne vive, animée, souriante dans les fêtes du village, elle ne lui avait jamais paru aussi belle qu'en cet instant. Il puisa un peu d'eau dans sa main et la répandit doucement sur le visage de la jeune fille ; puis, s'agenouillant près d'elle, les yeux fixés sur les yeux fermés de Suzanne, il attendit en silence qu'elle recouvrât ses sens.

Bientôt elle donna quelques signes de vie ; un petit tressaillement agita ses membres, un souffle presque insensible se fit jour à travers ses lèvres. Enfin, poussant un gémissement plaintif, elle ouvrit lentement les yeux.

Elle les tint un moment fixés sur la voûte céleste, resplendissante de mille étoiles ; puis elle parut contempler d'un air égaré les masses noires des rochers qui s'élevaient en face d'elle, les rayons lumineux qui se reflétaient en paillettes scintillantes sur les eaux.

Une main brûlante se posa sur sa main glacée, et une voix pleine d'inquiétude et de tendresse murmura près de son oreille :

« Suzanne !... ma pauvre Suzanne, êtes-vous mieux ? »

Le son de cette voix ne fit pas même tressaillir la jeune fille ; dans l'état de prostration où elle était encore, rien ne pouvait l'étonner. Elle inclina légèrement la tête du côté d'où venait la voix ; un vague sourire effleura sa bouche.

« C'est Daniel ! murmura-t-elle avec un accent d'une douceur infinie, je rêve toujours de lui !... »

Le chasseur serra un peu la main dont il s'était emparé.

« Vous ne rêvez pas, Suzanne ! reprit-il, c'est bien moi, votre ami... C'est bien à moi que Dieu a fait la grâce de devenir votre soutien, votre appui, votre vengeur... »

Pendant qu'il parlait la jeune fille s'était soulevée avec effort sur le coude, cherchant à rassembler ses idées confuses encore. Le batelet, porté par un faible courant, sortait lentement de la ligne d'ombre et entraînait dans une partie du lac

éclairée par la lune, Suzanne put reconnaître alors Daniel Steinbach. Il était agenouillé devant elle, son visage exprimait le plus touchant intérêt.

« Oui, c'est lui ! reprit-elle comme à elle-même ; mais alors pourquoi suis-je ici, avec lui seul... au milieu de la nuit... sur la rivière !... Comment se fait-il ?... »

Elle n'acheva pas et elle poussa un cri déchirant ; sa mémoire venait de lui reproduire enfin les détails de la terrible scène de la terrasse.

« Suzanne, dit le chasseur en la forçant de s'asseoir sur le banc et passant un bras autour de la taille de la jeune fille pour la soutenir ; Suzanne, calmez-vous... maintenant, moins que jamais, personne ne peut vous faire rougir !

— Oh ! mon Dieu ! vous l'avez tué ! murmura Suzanne en délire.

— Je l'ai tué ! répéta Daniel d'une voix sourde ; oui, je l'ai tué... à moins que ma balle n'ait pas été aussi sûre que de coutume !... Eh bien ! n'était-ce pas un acte de justice ? Ce lâche n'avait-il pas mérité cent fois la mort ? »

La brodeuse se cacha dans sa mante précipitamment ; elle se mit à sangloter. Daniel la serra davantage contre sa poitrine et écarta doucement l'étoffe épaisse dont la pauvre enfant s'enveloppait comme d'un voile.

« Relevez la tête, ma belle Suzanne ! dit-il avec un accent de tendresse, les coupables seuls doivent se cacher, et vous n'êtes pas coupable... »

— Daniel, vous savez la vérité... et vous ne me repoussez pas, vous ne me haïssez pas, vous ne me méprisez pas !...

— Moi, vous repousser ! pauvre petite !... moi, vous mépriser ! quand vous expiez le crime d'un autre... quand j'ai entendu de la bouche même de ce misérable l'aveu de sa lâcheté !... Non, non, Suzanne, je n'ai ressenti pour vous que respect et pitié ! »

La jeune fille porta à ses lèvres la main du chasseur avec frénésie.

« Merci, merci ! murmura-t-elle. Rien au monde ne m'eût décidée à vous révéler cet horrible secret, et cependant ma conduite envers vous... Cette fois, je puis mourir sans regrets !

— Mourir ! vous ? s'écria Daniel, avec chaleur. Et pourquoi mourir quand la vie peut encore être si belle pour vous ? Pourquoi mourir quand le bonheur... »

La jeune fille baissa la tête, et elle interrompit d'une voix étouffée :

« Monsieur Daniel, je croyais... Vous n'avez donc pas compris ? Je ne puis jamais être votre femme... jamais... jamais !

— J'ai compris, Suzanne ; oh ! je n'ai que trop compris... Mais le sang du coupable vient de laver votre outrage... D'ailleurs votre âme est pure, votre amour est pour moi, pour moi seul... cela me suffit. »



La brodeuse se laissa tomber à ses genoux ; et élevant vers lui ses mains jointes, elle dit avec transport :

« Soyez béni, Daniel ! car vous avez un bon et noble cœur ! Je ne suis rien, moi, pour vous récompenser de ces consolantes paroles ; mais Dieu au ciel vous en récompensera... Cependant, continua-t-elle en se rasseyant, l'excès même de votre générosité me fait un devoir de ne pas accepter ce sacrifice... Vous vous en repentiriez plus tard peut-être, et le jour où cet affreux secret viendrait à être connu...

— Eh ! qui le connaîtra, Suzanne ? Un seul homme pouvait le trahir ; il est allé en rendre compte à Dieu ! Sans cela... mais je l'ai tué, j'en suis sûr ! ma colère n'aurait pu me tromper à ce point... Suzanne, personne au monde ne peut plus vous rappeler le passé !

— Mais vos souvenirs, à vous, Daniel, pourriez-vous aussi les éteindre ? Après s'être assoupis pour un temps, ne se réveilleront-ils pas un jour plus tyranniques, plus douloureux que jamais ?... Et ma conscience, à moi, comment parviendrai-je à l'étouffer quand, en vous voyant si bon, si généreux, si dévoué, elle me crierà sans cesse : « Tu es indigne de lui ! »

Daniel ne répondit pas, et Suzanne se mit à pleurer silencieusement. Assis l'un près de l'autre, les mains unies, les yeux baissés, ils se laissaient aller à leurs méditations.

Le mouvement lent et presque insensible des eaux avait emporté la barque vers le village ; à la clarté de la lune, on voyait ses maisons blanches éparpillées sur le penchant de la montagne. Le ciel était d'une pureté admirable : seulement une traînée de brouillard qui semblait s'unir à la voie lactée annonçait, aussi bien qu'un mugissement de plus en plus fort, le voisinage de la cascade.

Mais ce paysage sévère, ce bruit épouvantable étaient trop familiers aux deux jeunes gens pour attirer un seul instant leur attention. Ils se taisaient toujours ; Daniel regardait les larmes couler en perles nacrées sur les joues de Suzanne. Tout à coup il l'attira par un mouvement convulsif contre sa poitrine.

« Ne pensons plus aux opinions et aux préjugés des hommes !... le sort en est jeté !... Suzanne, ma chère Suzanne, je t'aime !... Si tu m'aimes, qu'importe le reste ; nous serons heureux !

— Daniel, par pitié ! ne parlez pas ainsi... Je suis une pauvre et faible créature, je ne saurais résister à vos instances, je succomberais à une tentation trop puissante... Laissez-moi, laissez-moi, nous ne pouvons jamais être unis !

— Suzanne, murmura le chasseur d'une voix sourde, vous ne m'aimez pas !

— Je ne l'aime pas, mon Dieu ! il ose dire que je ne l'aime pas, répéta la jeune fille avec égarement ; oh ! si vous saviez, Daniel, quelles terribles

nuits j'ai passées dans mon humble demeure en songeant à l'obstacle qui nous séparait ! si vous saviez combien j'ai versé de larmes, combien de fois j'ai appelé la mort... Daniel, accablez-moi de votre mépris, reprochez-moi de n'avoir pas eu la force de mourir après avoir été déshonorée, repoussez-moi, tuez-moi... mais ne dis point que je ne t'aime pas !

— Eh bien donc, ma Suzanne adorée, reprit Daniel avec chaleur, consens à combler tous mes vœux, et nous connaissons encore des jours heureux. Écoute, les événements de cette nuit vont certainement causer une grande rumeur dans le pays ; si tu veux, nous le quitterons au plus tôt... Ma bonne vieille mère possède là-bas, dans le Val-Travers, en Suisse, un joli chalet où elle achève paisiblement sa vie, j'ai embelli avec soin cette petite retraite ; elle est digne de toi, tu la partageras avec nous. Là tu retrouveras une famille ; ma mère est si bonne ! toi tu es si douce et si belle ! ma mère sera ta mère et tu seras sa fille... Moi, je veillerai sur vous deux, je vous aimerai toutes les deux, nous vivrons dans l'abondance et la paix... Tu me disais autrefois que cette existence périlleuse de contrebandier te faisait trembler sans cesse, je la quitterai pour te plaire, je choisirai une profession plus paisible qui ne m'éloignera pas de toi... Je connais toutes les ressources de nos montagnes, je saurai bien combler vos modestes désirs... D'ailleurs, tu travailleras aussi, Suzanne, tu es si active et si habile ! et puis, ma mère est bien vieille, elle aura besoin de tes soins ; tu embelliras ses derniers instants, tu m'aideras à lui fermer les yeux... en mourant elle nous bénira ! »

Ces idées consolantes, ces douces espérances exprimées d'une voix vibrante par un homme aimé, achevèrent de vaincre la résolution de la brodeuse. Elle laissa aller sa tête blonde sur l'épaule du chasseur, et elle dit en sanglotant :

« Tu l'exiges, Daniel... eh bien donc ! que Dieu prenne pitié de moi, si j'ai tort de céder à tes prières !... l'image de cette joie est trop séduisante pour une malheureuse condamnée à l'abandon comme moi... Je suis à toi, Daniel, conduis-moi près de ta mère ! »

Daniel ne répondit pas ; ils se tinrent un moment embrassés, confondant leurs larmes et leurs baisers. Enfin, la brodeuse se dégagea de cette étreinte convulsive.

« Ami, reprit-elle d'une voix éclatante afin de dominer le bruit de plus en plus rapproché de la cascade, ce bonheur est trop grand pour une créature mortelle, et je ne peux encore y croire... Daniel, continua-t-elle d'un air solennel en étendant la main, je te conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré, par ta bonne vieille mère, par ce grand Dieu du ciel qui nous regarde d'en haut, parle-moi avec une franchise entière... es-tu sûr que jamais dans l'avenir tu ne me reprocheras ma faute involon-



taire ? es-tu sûr que le souvenir du misérable dont tu as versé le sang ne reviendra pas empoisonner ta joie ?... au nom de ton salut éternel, dis-moi la vérité : dans ce moment même, où tu me fais entrevoir de si saintes espérances, ne sens-tu pas, au fond de ton cœur, une inquiétude sourde... un remords ? »

Daniel se taisait, il était tombé dans une rêverie profonde.

Tout à coup la barque se heurta violemment contre une pointe de rocher, et presque aussitôt elle fut entraînée avec une vitesse extraordinaire ; Suzanne devint affreusement pâle :

« Nous sommes perdus ! » dit-elle en saisissant les rames par instinct.

A cette exclamation, Daniel tressaillit et leva la tête. Un regard lui suffit pour reconnaître ce qui causait l'effroi de la jeune fille.

Nous savons que, depuis longtemps, les jeunes gens, entièrement occupés de leur amour, avaient laissé la barque flotter au hasard sur le bassin du Doubs. Ces eaux, endormies en apparence, avaient néanmoins un balancement imperceptible, qui, peu à peu, les avait poussés vers le canal, à l'extrémité duquel se trouvait la cascade. L'obscurité, le fracas de la chute eussent dû avertir les deux imprudents de ce dangereux voisinage ; mais ils étaient trop habitués à se jouer du péril pour que ces avertissements lugubres eussent même attiré leur attention. La barque, après avoir longtemps dérivé, venait enfin de se heurter à un écueil qui formait l'angle du bassin, et elle avait été emportée par le courant furieux.

La scène changea brusquement ; au lieu de ce beau ciel étincelant d'étoiles qui formait comme un dôme d'azur au-dessus du Doubs, au lieu de ces brillants effets de lune sur les arbres, sur les chalets du village, sur les campagnes lointaines, les deux jeunes gens se trouvaient dans une gorge affreuse où des vapeurs épaisses voilaient l'étroite bande des cieux. Des pics noirs s'élevaient à droite et à gauche, projetant une obscurité profonde dans le canal. La légère embarcation, ballottée contre les rochers, tournoyait avec une force irrésistible sur une écume phosphorescente. Le mugissement des eaux dans cette gorge sombre eût couvert le mugissement du tonnerre.

« C'est Dieu qui l'ordonne ! dit le jeune homme avec solennité en regardant le ciel : Suzanne, cessez des efforts inutiles... Quel bras humain pourrait résister à ce torrent effréné ? Dieu, plus sage que nous, nous envoie la mort comme un bienfait !

— Mais je ne veux pas mourir, s'écria la pauvre fille avec un accent déchirant, je ne veux pas mourir quand j'espère une félicité céleste sur la terre !

— Je vous trompais, Suzanne, s'écria Daniel d'un cri sauvage qui s'harmonisait avec le bruit de la cataracte ; Suzanne, si vous m'aimez comme

je vous aime, ne regrettez pas la vie... elle eût été pour vous comme pour moi un horrible supplice ! Malgré tout mon amour, je le sens, ce souvenir, cet épouvantable souvenir ne devait plus me quitter... au moment même où je vous dépeignais notre bonheur futur, je sentais comme une pointe d'acier dans mon cœur...

— Qu'importe donc la vie ! dit Suzanne en poussant les rames, tu as raison, mon bien-aimé, Dieu est plus sage que nous... il nous fait mourir ensemble, de la même mort.. Il nous réunira dans l'éternité comme nous nous réunissons en cet instant ! »

Et elle se jeta dans les bras de Daniel... peut-être pour ne pas apercevoir le gouffre béant.

« Personne ne nous séparera plus ! dit le jeune homme en levant les yeux au ciel ; Seigneur, recevez-nous ! »

Et tout s'engloutit à la fois dans l'abîme.

Quelques jours après, on trouva, à plus d'une lieue au-dessous du saut du Doubs, deux cadavres étroitement embrassés. Leurs membres s'étaient tellement roidis dans les convulsions de la mort, qu'on ne put les séparer ; il fallut les enterrer ensemble. Depuis cette époque on appelle aussi quelquefois la cataracte la *cascade des Deux Amants*.

Julien Lambert n'était que blessé : grâce aux soins d'un chirurgien habile, il revint à la santé ; mais il ne révéla jamais le nom de celui qui l'avait frappé, et bientôt il quitta le pays pour n'y plus revenir.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

VAUDEVILLE. — *La Nouvelle Héloïse*, vaudeville en 3 actes par M. Michel Delaporte. — Le Vaudeville vient encore de conquérir un succès qui ne le cédera en rien à ses meilleures productions de l'année. *La Nouvelle Héloïse* est un ouvrage où règne un intérêt tendre et doux, dont le sentiment mélancolique a un charme tout particulier, et dont les caractères, pleins d'originalité, sont adroitement dessinés.

L'auteur, M. Michel Delaporte, car il a été nommé seul, avait senti la difficulté de disposer d'une façon théâtrale cet admirable roman, qui offre une étude si riche, si complète, si profonde et si minutieuse du cœur humain. Il a su distribuer en trois actes les principales situations développées par J.-J. Rousseau.

La passion naissante de Saint-Preux et de Julie, les conseils de Claire, la colère et l'orgueil du baron d'Étanges, qui est indigné de voir un pauvre professeur de musique lever les yeux sur sa fille, l'intervention de lord Edouard, les circonstances du duel, les aveux de Julie, Saint-Preux chassé par le baron et revenant près de Julie à la faveur de la nuit et de l'orage, telles sont les scènes qui composent le premier acte et qui participent à la fois du drame et de la comédie.

Le deuxième acte n'est pas moins bien rempli, mais il est dominé par le mariage de Julie avec M. de Volmar. Tandis que Julie est traitée comme une victime à l'autel et que la cloche de la chapelle sonne le sacrifice, Saint-



Preux paraît; mais lord Edouard l'arrache à ce spectacle.

Vous savez comment J.-J. Rousseau fait mourir Julie. Il lui donne une mort antique, à la façon de la philosophie athénienne. Ce dénouement, où la mourante épanche ses sentiments intimes et abandonne la vie avec calme et sérénité, n'avait rien de théâtral. Le dénouement substitué par l'auteur est dramatique. L'enfant de Julie tombe du haut des rochers dans un précipice, et il est sauvé par Saint-Preux; mais l'émotion de cette tendre mère a été si grande, si violente, qu'elle en perd la raison, et, quand elle revoit son enfant, elle le couvre de baisers et succombe sous un bonheur inespéré.

Cette dernière scène, qui est chaleureusement traitée, est rendue par madame Albert avec un pathétique entraînant. Il y a de la douleur et des larmes dans sa physionomie, ses yeux et sa voix. Une grande part lui appartient dans le succès de ce drame, que voudront voir tous ceux qui ont lu le roman de J.-J. Rousseau; et qui n'a lu *la Nouvelle Héloïse*?

\* Nous assistions l'autre jour encore à une représentation de *Clarissa Harlowe* au Gymnase. Un médecin, assis auprès de nous, s'est écrié à l'agonie de mademoiselle Rose Chéri: « Où cette jeune fille a-t-elle appris ainsi à mourir? »

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

7, classe de femmes sur NOME, aile au re tête hune, 43 en scie, È nain vend Sion à laquais, long NA do, nez dans C, taon scie, 1 forge au lit NON.

Cette classe de femmes, surnommées lorettes, est une très-ancienne invention à laquelle on a donné, dans ce temps-ci, un fort joli nom.

**Confection de Robes** M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> INGER, née OLMER, boulevard Montmartre, 4.

**Château-Rouge.** Le SIÈGE DE SARAGOSSE et la GRANDE KERMESSE FLAMANDE font courir tout Paris. 420 musiciens, 32,000 verres de couleurs, 2,000 lanternes chinoises, des ballons grotesques, un magnifique feu d'artifice, des danses, des jeux et des amusements de toute sorte justifient pleinement la vogue du nouveau Tivoli.

**Crème du Liban.** Ce nouveau Cosmétique est d'une efficacité incontestable contre les rougeurs, aspérités, taches de rousseur, et surtout contre les rides précoces, qu'il efface complètement. Il remplace avec une grande supériorité le blanc et toutes les préparations en usage sans en avoir les défauts; il donne et conserve au teint l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Chez madame Albert, rue Choiseul, 4.

**Chaussures d'hommes.** BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

**Mantelets, Visites,** nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

**L'Almanach Prophétique pour 1847**

est en vente. Ce joli petit livre, qui est à sa septième année, est dû à la plume de nos écrivains les plus distingués; il est orné de 121 VIGNETTES imprimées avec luxe sur papier glacé. Prix: 50 c. Chez Aubert, place de la Bourse; et Pagnerre, rue de Seine, 44 bis.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.